

sonnel en absorbant force sandwich et force gâteaux.

Le vicomte s'était mis à l'aise avec cette société nouvelle, et disait avec gaieté en dégustant une tasse de thé :

— Vraiment j'aurais sujet de méditer aujourd'hui sur la variabilité des choses humaines et sur la force mystérieuse qui se plaît à déconcerter nos prévisions ! Je me croyais sûr, il y a deux heures à peine, de passer cette nuit dans les bois, enveloppé dans ma couverture, exposé au froid et à la pluie, aux moustiques, aux scorpions et aux serpents noirs ; et je reçois un excellent accueil dans une maison confortable, je jouis du luxe le plus raffiné, je me trouve au milieu de gentlemen honorables et des plus gracieuses dames que j'aie eu le bonheur de rencontrer depuis mon départ de France !... Que l'on ose maintenant médire de la destinée !

— Et pourtant, monsieur le vicomte, répliqua Mme Brissot, vous aviez pris bravement votre parti de la nécessité où vous croyiez être de coucher à la belle étoile !

— Une nuit passée ainsi, dit miss Rachel, ne serait peut-être pas sans charmes si M. de Martigny aimait la nature. Il lui serait facile d'observer bon nombre d'animaux d'espèces inconnues en Europe, des opossums, des coatis et des *moreporks* (oiseaux ressemblant à notre coucou) qui sortent seulement la nuit... Vous connaissez sans doute le *morepork*, chère Clara ? ajouta-t-elle en s'adressant à son amie.

Clara donnait en ce moment toute son attention à ce que lui disait bas Richard Denison ; elle tressaillit et balbutia timidement :

— Non, non, Rachel, je ne le connais pas.

— Ne pas connaître le *morepork* ! s'écria miss Owens, et voilà près de six ans que vous habitez la colonie !... Mais, bon Dieu ! ma chère, qu'est-ce qu'on vous apprend donc en France ?... Il n'y a pas une miss bien élevée dans la Grande-Bretagne ou en Allemagne qui n'ait certaines connaissances en histoire naturelle, tout au moins en botanique, cette jolie science qui convient si bien à une femme !

Comme Clara interdite ne répondait pas, Mme Brissot répliqua en pinçant les lèvres :

— Les usages ne sont pas les mêmes en tous pays, miss Owens ; chez nous les jeunes personnes apprennent la danse, le piano, le dessin...

— Jolis talents, interrompit vivement Martigny, qu'elles s'empressent d'oublier après leur mariage, parce qu'ils ne leur sont d'aucune utilité... Je vous en demande bien pardon, madame Brissot, mais je prends parti avec miss Owens contre l'éducation donnée habituellement aux jeunes Françaises et il me semble que, chez nous comme ailleurs, l'étude de la nature devrait passer avant certaines autres études. Ce que je dis des jeunes Françaises, je pourrais aussi le dire des jeunes Français ; car, moi qui vous parle, j'ai regretté bien souvent, dans le cours de mes voyages, mon ignorance profonde en pareille matière. Autrefois, j'étais incapable, en vrai Parisien, de distinguer une bruyère d'un chêne, et j'ai dû faire connaissance, à mes dépens, avec certains personnages *naturels* dont je n'avais jamais entendu prononcer le nom. Un de ces personnages fut un ours grizzly ; je prenais paisiblement un bain dans la rivière Rouge en Amérique, quand je l'aperçus tout à coup occupé à déchirer mes vêtements sur le rivage. Jusque-là j'avais vu seulement en fait d'ours les animaux bonasses que des Savoyards promènent dans nos places et dans nos carrefours, et celui-ci ne me paraissait pas bien redoutable. Aussi me hâtai-je de sortir de l'eau pour venir au secours de ma pauvre garde-robe et pour prendre mon fusil de chasse que j'avais appuyé contre un arbre. Ce fusil n'était chargé que de petit plomb, car, avant le bain, j'étais en train de chasser aux canards sur la rivière, et ce n'était pas une arme convenable pour la circonstance. Mais, exaspéré de voir ainsi maltraiter mes effets, j'envoyai mes deux coups au grizzly. Bien me prit d'avoir crevé les yeux à la bête dans cette première décharge, car je ne serais pas ici aujourd'hui pour vous conter l'aventure. L'ours, quoique aveugle, fut bien dur à tuer, et je porte encore sur le dos les

traces de ses énormes griffes... Ce fut là ma première leçon d'histoire naturelle."

Miss Rachel, comme les autres assistants, avait prêté une vive attention à ce récit. Cependant il contenait sans doute quelque chose de *shoking*, car la pudibonde Anglaise avait baissé les yeux et gardé le silence. Martigny continua :

— La seconde leçon me fut donnée dans les pampas du Brésil que je parcourais avec un gaúcho dont je comprenais imparfaitement la langue. J'étais un beau soir, mon fusil à la main, et je cherchais à tuer un bœuf sauvage destiné à fournir des grillades pour mon souper, quand je remarquai dans les hautes herbes deux yeux ardents fixés sur moi. Le gaúcho, qui était à cheval à peu de distance, car un gaúcho est toujours à cheval me cria quelque chose que je n'entendis pas ; mais croyant avoir affaire à un simple chat sauvage, je visai entre les deux yeux qui me regardaient si bien ; la balle rebondit comme sur un roc et aussitôt une bête énorme s'élança sur moi : c'était un jaguar de la plus belle venue ; d'un seul coup de patte, il m'envoya rouler tout sanglant à dix pas. Il ne comptait pas sans doute borner là ses caresses et revenait bon train pour m'achever, lorsque le gaúcho accourut ventre à terre en brandissant son lasso. Déjà je sentais sur ma figure l'haleine brûlante de mon gibier, mais le lasso siffla en l'air et s'enroula autour du jaguar qui, entraîné par le cheval, ne tarda pas à mourir étranglé. Je crus devoir quelques remerciements au gaúcho, mais c'était de la reconnaissance perdue ; cet homme me fit entendre qu'il tenait beaucoup plus à s'emparer de la peau du jaguar qu'à sauver la mienne : celle du jaguar valait dix dollars et la mienne ne valait rien... du moins aux yeux du gaúcho. Vous voyez, mesdames, comment j'ai acquis quelques notions sur les animaux américains ; je vous fais grâce d'une foule d'autres leçons du même genre que j'ai reçues en rôdant à travers le monde et je conclus, comme miss Owens, que l'histoire naturelle est une bonne chose."

Ces récits, faits avec une verve joyeuse, excitaient vivement, comme nous l'avons dit, la curiosité des auditeurs.

— Vous avez couru bien des dangers, monsieur le vicomte, dit Clara modestement, et ils auraient dû vous dégoûter de cette vie d'aventures.

— Si quelque bonne et belle personne comme vous, mademoiselle, eût pris intérêt à mon sort, peut-être en effet aurais-je cru que mon existence valait la peine d'être ménagée... Mais si le grizzly m'avait mis en pièces, si le jaguar m'avait croqué, personne ne m'eût plaint, personne ne m'eût pleuré !

— Quoi, monsieur le vicomte, n'avez-vous pas en Europe une famille, des amis qui attendent impatiemment votre retour ?

— Une famille ?... En effet, il me reste dans un coin de province bon nombre de cousins qui ne seraient pas fâchés d'hériter de moi, si je laissais un héritage, mais qui se garderaient bien de me reconnaître si je repaissais pauvre et en guenilles... Des amis ?... Oui, il se trouve en ce moment peut-être sur le boulevard italien, à Paris, quelques braves garçons qui iraient jusqu'à donner un louis, si je le demandais, pour m'empêcher de crever de faim, à la condition cependant que je ne soumettrais pas leur générosité à deux épreuves de ce genre... Oui, certainement, j'ai des amis et je gagerais qu'il leur arrive parfois de dire tout en fumant leur cigare : " Ah ! ça, et ce pauvre Martigny que peut-il être devenu ? — Ma foi, je n'en sais rien ; il est mort sans doute. — Lui ! mort ?... Allons donc ! il a la vie trop dure. Il a survécu à tous ses duels ; je gage cinquante louis qu'il reviendra ! — Tenu ! " On inscrit le pari sur le carnet de gageures et l'on attend. Si jamais je reviens, l'un m'embrassera cordialement et l'autre me donnera au diable..."

Qu'un ami véritable est une douce chose !

Martigny prit sa tasse et se mit à boire du thé à petits coups avec une sensualité affectée. Clara, déconcertée par l'espèce de misanthropie qui perçait dans les paroles du vicomte, n'osait plus rien dire ; Mme Brissot n'eut pas la même réserve.

— Cependant, reprit-elle, il a fallu, monsieur le

vicomte, de graves motifs pour vous décider à quitter le beau monde parisien, à vous expatrier, à traverser les mers, à courir le pays des ours grizzly, des tigres et des kangourous. Je gagerais, poursuivit-elle d'un ton langoureux, que vous avez beaucoup souffert, que votre pauvre cœur saigne encore d'une secrète blessure...

— Voilà bien les femmes ! interrompit Martigny brusquement en déposant sa tasse sur la table, elles ne peuvent s'imaginer qu'elles ne soient pas tout dans notre existence ; elles ne comprennent pas qu'une grande détermination ait été prise par l'un de nous sans qu'elles y soient pour quelque chose... Eh bien ! non, madame, ce n'est pas, comme vous semblez le croire, un désespoir d'amour qui m'a déterminé à quitter la France. Peut-être quand je suis devenu pauvre, après avoir été riche, s'est-il en effet trouvé une femme qui s'est éloignée de moi, comme les parents, comme les amis ; peut-être est-ce l'espoir de les éblouir un jour, elle et les autres, qui m'a donné le désir de poursuivre la richesse avec tant d'ardeur... Mais cet abandon de tous m'a prouvé une fois de plus que la fortune seule était enviable, parce que seule elle procure l'affection, l'indépendance et le bonheur."

Cette audacieuse théorie eût passé peut-être sans protestation, si Richard Denison, qui écoutait en silence, n'eût dit d'un ton austère en se redressant :

— Un moment, monsieur ; beaucoup d'autres avantages, à mon sens, sont plus enviables que la fortune pour l'homme bien né. Ce sont, par exemple, la conscience du devoir accompli, l'estime des autres et de soi-même...

— Sans doute, sans doute, répliqua le vicomte en riant, mais vous m'accorderez bien qu'avec cela il faut du pain et du bifteck, des vêtements, une maison, des meubles et une foule d'autres objets non moins indispensables.

— Eh bien ! pour se procurer ces premières nécessités de la vie, l'homme de bonne volonté a le travail, le commerce, l'industrie, les fonctions publiques...

— On voit bien, monsieur le magistrat, que vous n'avez jamais éprouvé certaines privations, car vous comprendriez mieux quelle distance sépare l'application du précepte... D'ailleurs les moyens dont vous parlez sont lents, précaires, douteux, et je veux devenir riche pendant que je suis jeune encore ; car à quoi me servirait la fortune quand je ne pourrais plus en jouir ? En Europe, certaines convenances absurdes, certaines restrictions trop étroites m'auraient gêné dans l'accomplissement de mes projets ; je me suis hardiment mis en chemin ne comptant que sur ma force, mon énergie et mon intelligence pour arriver au succès. Rien ne peut me rebuter ; cette lutte me plaît et ce n'est pas sans une sorte d'âcre plaisir que je renverse les obstacles, que je tourne les difficultés, que je brave les dangers. Je réussirai, j'en suis sûr. Vingt fois, sur terre et sur mer, j'ai vu la mort face à face, et toujours un effort désespéré, un heureux hasard m'a tiré d'affaire. Aussi ai-je la conviction que je ne succomberai pas à la peine, que mes témérités demeureront impunies ; si je me trompe, ma foi ! on se résignera... Être enseveli sous six pieds de terre ou dans les flots de l'Océan, ou dans l'estomac des bêtes féroces, n'est-ce pas toujours même chose ?

Le vicomte de Martigny, en parlant ainsi, semblait s'être transfiguré. Son ton léger avait fait place à un accent ferme et résolu ; son geste était puissant, dominateur ; son œil noir avait de magnifiques rayonnements.

Cependant Denison ne se laissa pas imposer par cet étalage de force et d'audace. Après avoir écouté Martigny avec attention, il reprit froidement :

— Vous vous êtes trompé d'époque, monsieur, en venant aujourd'hui chercher une brillante et rapide fortune dans le nouveau monde ; vous eussiez dû y venir au temps des flibustiers qui pillaient des villes, au temps des pirates qui écumaient les mers. Mais à l'époque où nous vivons, les moyens de s'enrichir, dans cet hémisphère comme dans l'autre, sont toujours lents parce qu'ils sont honorables, et l'on n'en connaît pas d'autres que ceux dont je vous ai parlé déjà : le travail, le commerce et l'industrie."